2011

Alhazen

RESCH JM

DESERT !

Rencontre avec le désert ! Certains ne le supportent pas, pourtant le Hoggar saura vous mettre à nu si vous acceptez humblement d'écouter ce que racontent les pierres. Un récit illustré des photographies de l'auteur.

Marche d’approche.

Photo 1. Mon dromadaire, toujours fier !

Nous marchions.
Depuis des heures, des jours ?
On ne savait plus dire exactement
Le temps s’étirait le long de la piste sans fin
Gluant comme l’air que nous devions couper
Dans son immobilité suffocante.

La souplesse des silhouettes de dunes
Que nous longions rappelait des courbes féminines,
Elles saupoudraient leur crête d’une poussière dorée
Soulevée par un mince filet d’air,
Seul mouvement dans ce monde figé
Avec nous qui progressions dans l’erg surchauffé.

Photo 2 Ahmed sans ses chaussures

Je marchais, à mes côtés le jeune Ahmed qui trottinait,
Irremplaçable, fidèle, attentif aux signes.
Enfermé dans mes pensées.
Je me sentais chez moi dans ce monde austère,
Il m’acceptait et se gravait en moi avec la magnificence
De sa dureté et de sa vérité, il n’admettait pas la médiocrité des êtres.

Dans ce jardin de dunes ondoyantes
Où le chemin n’est jamais tracé,
Il vous montre celui de votre vie.
Il est plein de vous-même.

Bâton de marche sur les épaules, mes mains s’y accrochaient,
Je balançai à chaque pas, enfermé dans mon cheich protecteur,
Pour rattraper et poursuivre mon rêve .

Je la voyais !
Dans sa luxuriance et son miracle de verdure
Improbable émeraude sertie de vermeil
L’oasis était là et m’accueillait, moi, le voyageur du désert.
Offrande d’eau fraîche qui chante dans les chadoufs,
Ombre reposante des palmiers dattiers qui se peignent dans le vent,
Le thé brûlant dans les petits verres,
La senteur poivrée de la menthe,
Les galettes de mil trempées dans le jus de viande.

Mon dromadaire me poussa le dos
Gentiment, d'un coup de son museau.
Il me fit sortir de mes songes
La route serait encore longue.

Il avait la blancheur du sable.
On aurait pu le croire hautain, son regard haut perché
Il était ma vie, mon confident muet.
J'évitais parfois de le monter pour préserver ses forces
Le soir, la nuit glaciale venue, il partait légèrement entravé
En petits pas qui le mettaient sur la route des étoiles et des plantes succulentes,
Qu'il découvrait entre les rocs éclatés.

Et puis au petit matin, après une marche prudente,
On se retrouvait, il faisait entendre un râle profond et ondulant
Rituel à chaque changement d'attitude.
Il savait que la route devait continuer.
J'étais imprégné de son odeur que je ne sentais plus.
Homme et bête alliés sur un même chemin, pour un même destin.

Je savais ses pas derrière moi.
Un léger frottement, un effleurement du sable où ses pieds s'étalaient largement,
Délicatement presque avec élégance.
Je voyais sa marche prudente dans l'apparence mais c'était une marche au long cours
Nous franchissions oueds, dunes et sentes rocailleuses où nous délogions les scorpions.

Photo 3 Piste des cairns

Sans crainte

Ahmed lisait les signes des cairns qui disaient le chemin
Vers l'oasis espérée où le puits retrouvé.
Devant peut-être la dernière dune.
Notre marche déboucha dans le lit d'un oued où perduraient quelques touffes vertes d'Alwat, le chou du désert et des bouquets roses de Tenasmint au goût d'oseille, signalant que l'eau n'était pas loin où était tombée il y a quelques temps.
Des crottes de chèvre parsemaient le sable blanc comme de petites olives. J'en écrasai quelques unes dans mes doigts . Leur structure me parut molle et elles présentaient un centre bien foncé.

Elles étaient là depuis ce matin.
Ahmed me regarda, un grand sourire éclaira son regard.

« Campement ».

La marche avait été longue.

On décida la halte, les dromadaires trouveraient leur bonheur en longeant l'oued à sec. Pour l'heure il fallait installer notre campement et on fit descendre les dromadaires dans un concert désordonné d'inclinaisons de tête, de bascules arrière et on remplit le silence car tous se mirent à blatérer en cœur.
Il fallait trouver le campement pour marchander le repas du soir. Nous suivrons la trace des crottes.
Avant de suivre leur piste, il fallait se désaltérer. La guerba descendue montrait une panse de chèvre bien plate et ne perla qu'une goutte qui hésita un instant puis elle inscrivit une trace d'humidité que le sable se pressa d'absorber.
Ahmed creusa le sol avec une écuelle de métal, enlevant par grosses poignées ce sable omniprésent.
Après quelques minutes d'effort on atteignit une couche de fins graviers et il dégagea une petite cuvette puis on attendit.
Lentement on vit sourdre un filet d'eau qui finit par remplir la cuvette, il faut être patient, le désert à le temps pour lui.
Nous échangeâmes l'écuelle maintenant remplie d'une eau argileuse qui nous déshydrata. On pouvait se lancer à la recherche du campement voisin et l'on partit alors que le soleil déclinait.

Le chevreau du sacrifice.

L'air était enfin respirable, même léger en cette fin d'après-midi.
Il annonçait une nuit glaciale et le feu allait devoir brûler toute la nuit. Nous marchions rapidement, moi en grandes enjambées, Ahmed en pas plus pressés.
Son visage d'adolescent déjà marqué des traits burinés de la souffrance des adultes dans ces régions difficiles, ne montrait aucune fatigue et il souriait souvent.
Il me dit « Toi, militaire pour la marche ! ». Je souris en gardant la cadence.
Il était sec et longiligne, habillé d'un vieux survêtement et portait d'atroces souliers, pouvait-on d'ailleurs les appeler souliers ?

C'était plutôt des sandales à claire voie un peu partout, exhalant leur trop plein de marche à travers la toile trouée qui n'offrait plus aucun abri à des pieds durcis par des marches forcées. La semelle, souvent rapiécée et recollée avec des morceaux de caoutchouc de vieux pneus, était ce qui tenait le plus dans cet assemblage qui était sensé protéger des aléas d'un sol pas toujours sableux.
J'avais quelque honte à arborer mes fortes chaussures de marche type pataugas de la haute école, véritables pantoufles pour la marche sur les hamadas et confortables dans le sable bien que j'y préfère la sandale mauritanienne au bord relevé à l'avant pour chasser le sable.
Mais il fallait marcher, le temps comptait. Nous suivions le sentier des crottes comme le petit Poucet de notre enfance.

On retrouvait des petits tas à intervalles plus ou moins réguliers qui fixaient le cap. Nous sortîmes des dunes qui enserraient l'oued et nous arrivâmes sur un plateau qui devait être souvent balayé par des vents tempétueux.

« Là-bas !»

Ahmed m'indiqua un point noir à quelques kilomètres, nous obliquâmes vers le campement. Notre marche d'approche ne passa pas inaperçue car du mouvement se fit lorsqu'on put

apercevoir la tente noire très basse sur le sable, la plus grande, et une autre plus petite qui jouxtait un petit enclos ou devait se tenir le maigre troupeau de chèvres. Je ne vis pas de dromadaire.

La saison avait été dure, les pâturages très pauvres et même les dromadaires ne devaient être montés qu'avec prudence, eux aussi étaient fragiles. Je me doutai que je n'allai pas trouver de superbes moutons bien gras !

Le campement était réduit à peu de chose et abritait une dizaine d'âmes à ce que nous devinions. On vit le groupe se séparer, une partie s'éclipsant vers la petite tente et l'enclos: les enfants et les femmes. Les hommes vêtus de noir et de bleu s'installèrent devant la plus grande tente, assis en demi-cercle.

Ils nous regardaient approcher, je devinai leur visage caché dans le cheich ne laissant paraître que deux yeux brillants de fierté. Je me présentai au patriarche qui avait pris place au centre et commençai les salutations d'usage que je pratiquai dans la langue pour être ensuite traduit par Ahmed lorsque j'eus épuisé mon vocabulaire.

Après avoir salué et demandé comment était la santé de la famille, des bêtes, si tout le bonheur régnait dans le campement, et m'entendre répondre que tout était bien à la grâce de Dieu, je remerciai le vieil homme pour son accueil et j'étais très honoré de lui être présenté.

Je lui appris que j'étais professeur de mathématique en Mauritanie et que je connaissais le désert et ses servitudes pour avoir fréquenté les oasis du Nord. J'ai remarqué que le fait d'enseigner les mathématiques vous ouvre des portes insoupçonnées dans les endroits les plus reculés du désert.
Le vieil homme me montrait de pauvres yeux brûlés par les trop longues marches dans une réverbération de feu. Le voile de la cataracte et l'opacification de sa cornée devaient le rendre aveugle. Mais je n'en fis pas cas, pour son honneur et de par le fait qu'il m'avait dit que tout était bien.
Il me signifia son plaisir de me voir le visiter et me proposa de nous installer dans la tente où on le guida. Dehors les femmes devisaient à haute voix, montrant un beau visage, dialogue à distance avec les hommes dont je connaissais l'importance en particulier dans les tractations commerciales.
On profita des tapis en poil de chèvre pour s'installer le plus confortablement possible. On apporta une bouilloire cabossée, un morceau de savon, une cuvette.

Après avoir fait le lavage des mains, on partagea des morceaux de pain que l'on fit tremper dans un peu de beurre rance fondu. Une femme entra porteuse d'un plateau de cuivre où attendait une panoplie de verres bleus encerclant une théière ouvragée.

Puis suivi le canoun installé à l'entrée de la tente où elle ventila le charbon de bois avec une feuille de carton faisant jaillir une pluie d'étincelles alors que les braises viraient au blanc. Elle mit à chauffer une bouilloire au cul noirci par l'usage.
On apprit au vieil homme que je voulais lui acheter un chevreau. Il ne convenait pas de sortir une liasse de billets et de la donner ! Non il fallait nécessairement entrer dans la coutume du marchandage et faire durer l'opération par respect.
On m'indiqua que le bétail était rare cette année, il y avait des morts et les jeunes devaient être gardés pour refaire le troupeau, il fallait que je comprenne que les prix étaient élevés pour cela.

Je comprenais volontiers, alors combien ?

Non, je ne pouvais faire le marché à ce prix là ! Je n'étais pas un touriste !

Je déclenchai l'hilarité parmi le groupe.

Je révisai le prix en divisant par trois, d'habitude par cinq mais je savais que leur présent n'était pas rose.

Ah! Tu ne sais pas le prix ! Regarde il faut des kilomètres pour trouver du fourrage !

On me présenta une nouvelle somme en retrait par rapport à la première demande.
L'amorçage était fait et on finit par s'entendre, eux en descendant moi en montant, jusqu'à la rencontre.
Le patriarche donna ses ordres et un jeune sorti de la tente pour aller chercher l'objet du sacrifice !
Et on servit le thé à la menthe.
Un thé vert et sombre mis à rincer dans la théière, rinçage appliqué avant de rajouter la menthe en bouquet et le sucre que l'on cassait d'un coup sec frappé par le cul d'un verre sur le pain sorti de son torchon. La théière était laissée un instant sur le canoun le temps de l'infusion brûlante.

Ensuite on versait, avec élégance à hauteur de bras, une rasade précise qui remplissait un premier verre. Puis de ce verre on reversait le liquide dans la théière et ainsi plusieurs fois, surveillant le ton miel qui fonçait alors que l'infusion gagnait en puissance. Enfin d'un grand jet on remplissait tous les verres en laissant un jolie mousse escalader le haut des cols.

Les verres étaient brûlants mais il fallait boire !

J'avais pris l'habitude de placer mon ongle du pouce sous le cul du verre et de l'entourer gentiment avec les autres doigts légèrement appuyés. Cela est parfaitement confortable, évite d'avoir les gestes malheureux de celui qui se brûle et vous donne une assurance élégante lorsque vous portez le premier thé à la bouche pour goûter son amertume.

Les deux autres suivirent, de plus en plus sucrés, le premier amer comme la vie, le dernier sucré comme la mort !

Un bêlement plaintif se fit entendre dehors et l'adolescent me montra mon achat un jeune chevreau noir et blanc attaché à une ficelle.

Je remerciai le vieil homme et expliquai que je voulais l'utiliser comme viande car mes guides touaregs ne mangeaient pas assez me laissant mes conserves et acceptant un peu de céréales et de confiture. Je les voyais la nuit blottis contre les dromadaires, enveloppés dans une simple couverture alors que je me glissai dans un sac de couchage de montagne tout habillé.

Il me remercia de ma démarche et m'assura que la bête serait appréciée. Nous quittâmes le campement à la nuit naissante.

Déjà la Grande Ourse jetait ses feux et montrait sa casserole céleste. Très loin là-bas on avait allumé le feu. Il serait notre phare dans la nuit et nous nous mîmes en marche droit dessus avec un chevreau qui bêlait appelant sa mère.

Il aurait une vie brève. Je cherchai dans la multitude d'étoiles qui sortaient maintenant et je finis par trouver Hamal, le Bélier était levé et il allait présider au repas.

La nuit des Djinns...

La nuit nous enveloppait maintenant.

C'est un moment particulier qui ne laisse pas indifférent, des myriades d'étoiles s'accrochent à un ciel d'un noir sublime, profond et inaltéré. Ciel a portée de flèche, ciel de toutes les légendes où scintillent tous ces diamants gardiens du temps, Antares à la couleur de Mars se levait alors qu'au zénith Arcturus signait le printemps installé. Le ciel est à l'image du désert, sa connaissance demande du temps et du respect : on y est seulement accepté, jamais le maître.
Nous marchions dans ce silence particulier des nuits dans les dunes, pesant comme étouffant dans cette absence de bruit, aucune vibration, aucun souffle rauque qui gronde quand le chant des dunes remplit la nuit. Les djinns nous laisseraient tranquilles cette nuit ! Le raclement rythmé de nos pas sur le sol rugueux remplaçait toute conversation, par moment le bêlement du chevreau qu'Ahmed retenait par une corde nous ramenait à la réalité : « Retrouver le campement installé pour la nuit et proposer pour ce soir un repas de fête». Le feu était allumé et nous indiquait la route à suivre, petit point lumineux qui ne cessait de croître alors que nous approchions. La nuit, le feu est le meilleur des guides, comme les étoiles, oui comme les étoiles dont il faut suivre l'enseignement avec passion. Elles sont nos seules compagnes lors des longues traversées des ergs et des hamadas. Le feu avalait les réserves de bois lorsque nous arrivâmes, tous vinrent voir le chevreau et semblèrent satisfaits de la bête.

Des voyageurs, hôtes de la méharée, touristes du désert, me demandèrent incrédules ce que je comptai faire de ce mignon petit chevreau blanc et noir.
-C'est le repas du soir !

Ce qui leur coupa l'appétit pour le compte. Je leur fis remarquer que les guides ne mangeaient plus à leur faim, nous laissant le meilleur pour nous et en consommant pas notre nourriture pour l'essentiel. Le chef, le plus vieux du groupe était malade et affaibli mais ne le montrait pas, il fallait le nourrir correctement et en tant que chef de méharée je me devais de prendre soin de tous et de toutes !
Le cuisinier se présenta pour s'occuper de la bête et disparut avec elle, engloutie dans l'obscurité de la nuit. On ne l'entendit plus.
Je savais qu'elle rencontrerait la lame tranchante, l'animal serait égorgé puis dépecé et vidé. On conserverait les abats…….
Il me revenait à l'esprit ces soirées dans le désert et la préparation d'un festin de roi pour le soir, en Mauritanie.

Le mouton finissait sa préparation en étant fourré de semoule et de grains de raisin.

Le feu vif avait épuisé ses nombreuses branches et ne restaient que des braises incandescentes.
On repoussait alors le tas de cendres brûlantes et on creusait un trou à même le sable.
Le mouton était ensuite introduit dans le trou et recouvert par le sable chaud et les braises.
La suite était affaire de temps.
Le mouton sorti était parfaitement rôti ainsi que la semoule confite aux sucs de viande.
On détachait avec gourmandise les filets si tendres que l'on agrémentait de boulettes de semoule gentiment pétries dans la main !

Photo 4 Petit chevreau pour un grand repas

Ce soir la bête était plus petite et nous la rôtîmes à même la chaleur du feu, un peu de graisse suintait et fusait sur les braises en produisant un fumet appétissant.
Les morceaux, une fois cuits, rejoignirent la semoule dans le plat commun.

On poussa vers moi les meilleurs morceaux, j'en acceptai quelques uns proposant les autres au partage. Les mains cueillaient la viande essuyée dans son jus, puis on pétrissait à pleine main la semoule bien serrée jusqu'à ce qu'elle devienne boulette et il n'y avait plus qu'à la pousser dans la bouche.
J'étais satisfait de voir que mes guides appréciaient le repas et enfin mangeaient à leur fin. La nuit serait froide, comme toutes les nuits en cette saison.
On servit le thé !
Je remarquai que le groupe avait droit à une théière remplie. Pour ma part je restai autour du feu et on me servit les trois verres traditionnels, je surpris le regard heureux du chef touareg, heureux de voir que j'appréciai les coutumes du désert.
Il me souvient de lui avoir dit :
-Je ne suis pas un touriste !

Tout le monde avait bien ri et il m'avait tapé la main. On s'était compris. Etait resté autour du feu Bernard avec lequel j'entretenais des relations cordiales et de confiance. Le désert commençait à le contaminer.
J'aimais bien lui raconter mes expériences du sable et des hamadas, mais surtout la fierté et l'honneur de ces hommes et femmes qui font de ces immenses espaces leur jardin. Nous ne sommes que des nains comparés à leur connaissance intime du milieu avec lequel ils font corps.
Il aimait écouter, il comprenait ma passion pour ce monde et je lui décrivais lors de nos marches, la variété des formes du relief, les grès désagrégés en sable par l'usure du temps, les boules de granite à la surface cramoisie, l'irruption des necks de basalte à travers les sables dorés, les gheltas reposantes où paressent les filets d'eau, les oasis accueillantes aux dattes confites et aux palmeraies ombragées.
Il n'était pas venu acheter le chevreau, peur d'un inconnu qui dérange peut-être, mais il en avait mangé !
Les guides firent leur isha après des ablutions sèches.

Le campement se préparait pour la nuit. Les dromadaires étaient partis à la recherche de leur pâturage entre les pierres. D'autres se reposaient.
Le froid descendait sur nous et on regagna rapidement les sacs de couchage. J'enlevai seulement les chaussures que je bourrai au maximum de chaussettes de sport. Bernard riait toujours de me voir faire !
Je lui avais expliqué que c'était un réflexe, je n'aimais pas du tout me retrouver le matin avec un scorpion, une araignée ou un serpent venu y élire domicile !
-On n'a pas vu une bestiole depuis que l'on marche !
-Leur domaine c'est la nuit ! Et la nuit tu dors !
-Moi je préfère aérer mes godasses !
Seule ma tête dépassait de mon sac et j'avais pour baldaquin le ciel étoilé, un luxe sans pareil.
-C'est fou le nombre d'étoiles que l'on voit ! Me dit Bernard.
-Oui, j'ai d'ailleurs du mal à retrouver mes constellations dans tous ces points qui scintillent !
Les guides touaregs s'enfermèrent dans leur petite couverture et s'adossèrent à quelques dromadaires au repos, y trouvant quelque chaleur.
On allait bien dormir. Du moins si le ciel le voulait bien ! Mais il ne le voulut pas !
Bernard qui l'observait, reprit tout-à-coup :
-Il y a un truc bizarre là-bas !
-Dans quelle direction ?
On repéra en effet un point lumineux à la trajectoire énigmatique. Je connaissais les feux scintillants des avions, les rentrées atmosphériques de météores, mais là c'était nouveau. Le point lumineux avait une trajectoire géométrique opérant des changements rapides de direction à angle droit, petit pas à droite puis brusquement vers le haut pour repartir à gauche ou parfois en bas.
Un ballet insensé dans un silence parfait.
-C'est pas un avion, c'est pas un hélicoptère, c'est un Ovni ! s'exclama Bernard.
-Il faut aller voir en haut de la colline de grès, on sera dégagé !
Nous voilà sortis du sac.
Ahmed nous voyant partir vers le massif de grès, nous interpelle :
-Pas là-bas, Djinn !
-Ils ne sont pas là ce soir Ahmed ! On va voir ce qu'est le point lumineux au loin !
Et nous voilà partis à la recherche de l'Ovni ou des Djinns, c'est selon !
Du haut du promontoire on avait une vue magnifique sur le campement et sur tout le ciel qui nous entourait.
Le point se calmait puis reprenait sa danse.
-Je n'y comprends rien ! C'est quoi ce truc !
On aurait pu en rester là et verser un mystère de plus dans l'histoire du désert. Mais la solution m'est apparue dans toute sa beauté et l'explication était tellement évidente, mais je n'avais jamais assisté à un tel spectacle de la nature !
Depuis je l'ai appelé la danse du ciel.
-Attends, assieds-toi ! Maintenant regarde le plus d'étoiles possibles !
Observe que celles qui sont à la même hauteur ont le même mouvement !
En fait ce sont les couches d'air qui se stratifient à des températures différentes au dessus du sol. Il n' y a pas de vent et la trajectoire des étoiles les fait traverser ces couches qui ont des indices de réfraction différents ce qui produit brutalement les déplacements lorsqu'on change de couche.
-C'est génial !
-Oui, c'est magnifique ! Je n'avais pas encore assisté à ce spectacle. On ne peut le voir qu'ici.
Et on regarda le ciel danser dans la nuit.
Puis on s'en retourna l'esprit plein d'étoiles. Nous sombrâmes dans un sommeil sans rêve.

Au matin le givre nous recouvrait. Il avait gelé.
Cela sentait le café chaud.
Je sortis de mon sac et mis une couverture autour du cou.
C'est alors que je la vis au milieu de l'allée, une vipère à cornes écrasée d'un coup de bâton, les djinns étaient passés dans la nuit mais les touaregs les sentent !
Depuis ce jour Bernard met ses chaussettes dans ses « godasses » !

La journée serait rude, nous passerions les gheltas pour nous rapprocher de l'Assekrem.

Flashback...

L'air était vif, le givre crissait sous les doigts gourds qui dépliaient la couverture.
La nuit avait été glaciale.
La tasse de café chaud tenue entre les deux mains, comme un trésor offert, me réchauffa les mains.
Debout près du feu qui crépitait j'attendais le lever du soleil dont les rayons rampaient timidement allongeant les ombres matinales du relief.

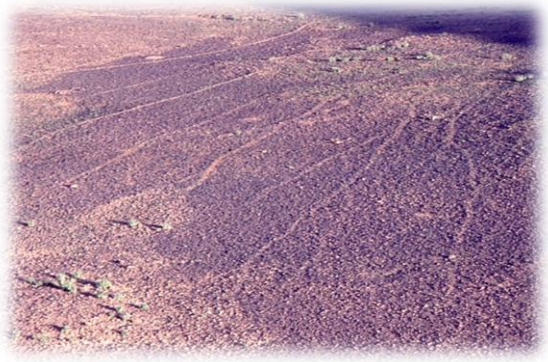


Photo 5 Ruissellements fossiles

La lumière du matin a cette limpidité caractéristique du désert. On ne retrouve nulle part cette pureté virginale qui, dans le petit matin, époussette en légers mouchetages les aspérités du sol , faisant découvrir ici un caillou suspendu entre sable et air, là la trajectoire en lacets de la vipère, plus loin le bouquet rose d'oseille qui a échappé à l'appétit nocturne des dromadaires.

Là-bas encore sous le massif des djinns la surface rugueuse d'un sol sableux montre de multiples veinules, vestiges des timides ruissellements lors des pluies avares.

Photo 6 Laure et Juliette

Je ne ma lasse pas d'empiler des images mémoire de ces moments bénis entre rêve et réalité, fragiles comme les cristaux de glace pure qui rencontreront bientôt la lumière du soleil, eux aussi joueront un instant dans le foisonnement des reflets irisés puis s'effaceront devant l'irruption brutale de la lumière crue de l'astre levé.
D'autres font leur café et leurs tartines, oubliant le tableau qui se joue devant eux l'espace d'un instant. Un instant de poésie dans un espace d'éternité.
Un contact, un frôlement, on se pelotonne contre moi. Je sors de ma contemplation.
Laure est debout, vite accourue, elle se presse contre moi. Je lui ouvre ma couverture, elle s'engouffre.

« Ouah ! ça caille ! Bonjour ! »

Elle grelotte puis prend son café.
« Bonjour ! Bien dormi ! Il fera beau, l'air est pur » dis-je !
Arrive ma deuxième gazelle, Juliette, couverte de pied en cap par sa couverture et jouant à cloche pied dans son sac de couchage.
« Il fait trop froid, c'est ça le désert ? »

Juliette est dynamique, visage souvent soucieux encadré de mèches châtain. Elle cultive une image dégradée d'elle-même, se sentant trop gourde pour discuter, trop terre à terre pour rêver, trop moche pour être regardée, trop grosse pour marcher vite.

Je l'observe, elle fait des progrès depuis le départ, elle ne le sait pas !
« Tu as une belle mine ce matin. Le coup de soleil te va bien ! »
Elle me sourit sous sa couverture.
« Fous-toi de moi de bon matin ! ». Laure rit.
Laure, mon autre gazelle !

Photo 8 Laure

Un corps souple et gracieux, très féline, plus petite que Juliette, son visage est radieux sous une chevelure brune aux mèches souples, elle est bien dans sa peau. Ses yeux cajoleurs, très sombres au point de s'y perdre, me lancent souvent des regards ravageurs depuis le départ. Toutes deux dorment à mes côtés chaque nuit, Laure chaque nuit plus proche se pelotonne.

Photo 7 Bernard

A côté de Juliette, Bernard vient ensuite.

Trois mousquetaires du désert !
D'ailleurs le voilà qui s'approche sous sa couverture traînant les godasses délacées.
« Coucou, tout le monde ! On a vu des ovnis cette nuit ! »
« Allez ! Tu as rêvé ! »
« Non, demandez à Jean Michel, il vous dira ! »

Photo 9 Casbah

Les deux gazelles me regardent interrogatives.
Encore raconter, comme au début ! C'est peut-être pour cela qu'elles restent avec moi !
Comme en feed-back me reviennent les images de cette arrivée au désert.

Alger la blanche dans un glissement d'ailes vers l'aéroport. L'empilement dans le bus de la ville, piaillements, odeurs de gasoil et de transpiration, effluves de cumin et puis ce crissement de vieille suspension dans les chaos de la route.
La chambre sobre et partagée dans un hôtel quelconque, Bernard y logera aussi, rencontre. La colle prend rapidement entre-nous.
« Ah tu es du désert ! Tu connais déjà ! Moi je découvre ! »

« Pas le Hoggar, j'y entre pour la première fois. »
« Tu dis entre ? »
« Oui on est invité au désert ! Il faut se faire accepter, après tu seras bien ! Tu verras !»
« Je note ! Je note ! »

Nos pas dans la casbah, si blanche mêmes aux heures cruelles de l'histoire qui nous reviennent en mémoire.
La petite ruelle aux escaliers qui s'agrippent à la pente, les enfants qui nous prennent par la main, sourires et rires.
Invitation, on entre par l'obscure ouverture d'une porte, salutations, joie de nous accueillir !
« Mais oui Monte ! Monte sur la terrasse ! Vas voir ! »
Là-haut la femme qui étend son linge, oriflammes de draps battant au vent marin déclinant leurs couleurs pastel sur les toits, à perte de vue, dans la blancheur de la ville qui va mourir là-bas dans la gomme bleue de la mer.

Mer que l'on cherche et retrouve après avoir parcouru les longues avenues aux hauts palmiers sous les arches de pierre.
La mosquée si blanche dans la lumière du couchant et le port qui bruisse de mille fritures dans les restaurants où s'attablent tous ces gens qui déboulent.
Nous deux, à la recherche de calme, petite échoppe où n'éclaire qu'une faible ampoule poussiéreuse.
Une table pour nous, une autre occupée.
Couscous poisson, thé.
Rapidement ingurgité sous les regards curieux des deux habitués qui ne comprennent pas ce que viennent chercher ces deux touristes dans ce troquet retiré.
Puis le flash de cette nuit d'hôtel.
Terrible pour lui, entre vomissements et diarrhées, nuit blanche dans Alger la blanche !
« Tu te vaccines à l'Afrique . »
« Oh ! Vacherie ».
Quelques médicaments de ma boite à trésor apaiseront ses crises digestives.
Notre vol vers le Hoggar.
Le grand erg qui défile, moi qui repense à la Mauritanie alors que s'égrènent les dunes ridées au vent de l'oubli.
L'irruption de la roche, érections bistre à violacées qui perforent la toile du sable, le Hoggar se profile enfin.
Tamanrasset nous accueille, je me sens bien, je respire à plein poumon l'air du désert.
Je me sens à la maison .

Photo 10 Tam

Bernard parcourt avec moi les rues mordorées au sable fin, bordées de ces architectures d'argile rousse où les acacias épineux et les palmiers accrochent quelques touches de vert. Plénitude des sens, je parle de Cinghetti la rousse à la douce palmeraie, des dunes de sable à la couleur de flamme que la main caresse le soir dans la lumière du couchant, du thé sous la vaste tente.
On s'imprègne.

La rue marchande, un goudron qui lutte contre les trous et le sable. Je lui montre les échoppes où le bleu anti-mouche contraste avec les empilements de conserve, confitures, boites de thé, pain de sucre et verroterie. Tout un déballage de denrées venues de France et d'ailleurs.
Le réparateur qui découpe des lanières de caoutchouc dans de vieux pneus pour redonner vie à une vilaine blessure qui balafre une roue.
Ici les sacs de semoule qui attendent le verre verseur pour l'unité à vendre. Quelques rares bananes, passées d'âge, côtoient les branches de dattes séchées, merveille du désert. Là les étoffes et tissus jetées en vrac, des piles de blanc, noir et bleu. On y vend des cheichs.
« Prend un cheich, blanc ou bleu ! Evite le bleu touareg, le plus sombre ! Sauf si tu veux te colorer en bleu ! » Ce sera du blanc.
Marchandage.
« Quelle longueur tu veux Monsieur ! »
Bernard me regarde !
« Demande cinq bras. »
Le vendeur mesure au bras et coupe le tissu. Il obtiendra un bon prix !
« Et toi monsieur ! Tu veux aussi ! »
« Merci mais j'ai le mien depuis des années, il vient de Mauritanie. »
« Tu es mauritanien ! J'ai un cousin là-bas ! Viens boire le thé !»
Et on boira le thé en parlant de Nouadhibou, du poisson, du cousin, de la vie au désert, et la nuit arriva.

Souvenir d'un matelas dans une hutte de palmes, d'un sommeil d'ange et d'un réveil alors que les dromadaires baratent quelque part là-bas sur le sable. On nous attend. Toilette rapide à la bouilloire à thé. Mettre une chemise ample, un pantalon souple, mon cheich bien serré et mes amies les chaussures qui ont vécu de nombreuses marches entre regs et dunes.
Bernard me suit, je lui apprends le cheich, il comprend vite.
En route.

C’est là que l’on se découvre, tout un groupe, disparate, un peu figé dans des habitudes citadines.
Certains cherchent leur dentifrice, d’autres vérifient leur mallette pour produits de beauté, on entend des recommandations pour javeliser l’eau des gourdes par l’un, le danger des scorpions par l’autre.
Ils apprendront. Du moins je l’espère.
Je repère d’entrée la pépite ! Celle qui contraste, qui jure par son éclat ! « Look ! » dis-je à Bernard.
Une jeune femme, bien en chair, un short rouge et un chemisier rose, sandales de cuir, arborait un grand chapeau de paille qui dégoulinait de sa tête ombrageant un visage agréable où ses yeux se cachaient derrière de larges Ray Ban.
On se comprit sans un mot.
Nous allâmes voir les dromadaires, ils râlaient comme toujours. On chargeait matelas, couvertures, bois, sacs de victuailles, bouteilles de gaz, bouteilles d’eau.
Je repérai rapidement les guerbas en peau de bouc, le canoun et le service à thé. Mélange de culture.
Ahmed me souriait. On salua, on parla. Il m’adopta et ne lâcha plus.
Monsieur Chapeau Brousse arriva et se dirigea vers nous deux. Pourquoi moi ? Je ne sais pas ! Peut-être cette lenteur dans la marche qui effleure le sable, cette économie dans le geste et la parole, le fait que je sois avec les dromadaires enfermé dans mon cheich, ou cette brume de rêve dans les yeux comme ceux qui contractent l’amour du désert et qui savent domestiquer la saharite qui guette à chaque instant. Chez moi elle incubait depuis des années sans souffrance, je savais ma dureté lorsqu’on apportait le médiocre dans ce lieu et combien il m’avait été difficile de retrouver la civilisation qui me privait de cet espace qui me manquait. Je l’avais domestiquée. « Tu seras chef de méharée ! » me dit le chapeau brousse ! Cela n’admettait pas de réponse.
S’en suivit la rencontre avec le chef touareg.
Un grand personnage de bleu vêtu, d’où émanait une prestance qui forçait le respect. Il portait toute une culture qu’il voulait partager.
J’enlevai mes lunettes de soleil.
Je captai ses yeux brillants de fierté et d’amitié au dessus du voile qui cachait le bas de son visage.
On me présenta, de chef à chef.
Je le saluai la main sur le cœur.
« Je te remercie en mon nom et pour tous ceux du groupe. Nous sommes très honorés de suivre la route que tu vas tracer et très heureux de découvrir ton magnifique pays. »
Il me tendit la main qui je pris entre les miennes longuement. « Je te remercie, je suis fier de partir avec toi sur la route, inch’allah ! »
Après avoir pris des nouvelles du cuisinier, des dromadaires, de sa famille qui vivait plus loin dans l’Assekrem, je pris congé pour être présenté au groupe. Ce fut bref.
Chapeau Brousse s’exprima sèchement.
« Jean Michel est le chef de la méharée. Il est le seul reconnu par le chef touareg. Il s’occupera de tout problème au bivouac et gèrera l’intendance. Vous passerez donc par lui pour des demandes. Bonne route. »
C’est là que mes gazelles sont apparues !
Elles avaient souvent des demandes gentilles sur la confiture ou le menu du jour !

Le départ approchait. Le soleil de 10 heures était déjà haut. J'informai le groupe.
« On va partir, souvent il faudra marcher à pied. On va faire un bout sur les dromadaires au départ.
Couvrez-vous, vous boirez moins ! »
Je n'oubliai pas ma pâquerette du désert et j'allai la voir gentiment et je lui glissai quelques mots.
« Attention il faudrait vous couvrir bras et jambes. Pour le visage n'oubliez pas la réverbération ! »
Ray Ban sous son ombrelle me répondit :
« J'ai l'habitude, j'étais secrétaire à l'Ambassade d'Abidjan alors je connais ! »
En phase de saharite j'aurais pu exploser mais j'étais devenu philosophe !
« Bien, bonne route ! »
Elle apprendra.
Et le signal du départ fut donné.
Je montrai l'exemple en m'installant sur la selle, tenant les poils à l'arrière de la bosse pour anticiper le basculement. Mon dromadaire se redressa en râlant.
Cette fois je retrouvai le désert ; haut perché je suivis le mouvement de l'ensemble.
Pas d'accident ce matin.
Et la méharée tissa sa file. Certains pensaient monter un cheval.
Je montrai à Bernard qu'il fallait croiser ses pieds, jambes allongées vers le cou de sa monture et lui imprimer le rythme en appuyant avec le pied au contact.

Et le calme et la lenteur du temps me pénétra à nouveau, cela faisait si longtemps ! Je ne découvrais pas, je redécouvrais cette sensation unique que vous envoie cet espace immense.
S'il vous accepte vous comprendrez qu'il est plein de vous-même et qu'il vous irrigue entièrement.
Vous ne ferez plus qu'un avec lui ! Il vous renverra l'image de ce que vous valez en tant qu'homme.
Symbiose, communion cela vous ne l'oublierez plus, parfois jusqu'à la douleur lorsque vous le quitterez.
Mais il faut du temps, du respect et du temps.
Il faut accepter l'allongement des heures, les douleurs et les fatigues, découvrir la variété dans la monotonie des paysages, goûter cette solitude qui fait fleurir l'espace du rêve et du spirituel, comprendre que la parole ne sied pas à la marche dans le désert car sa voix, la sienne, la seule, est la plus forte, parlant directement à votre âme.
Certains ne le supportent pas, ils sont atteints d'une saharite aigue qui les rend violents et ingérables. Ils devront s'éliminer avant que le désert ne le fasse. Ils ne se supportent pas ! J'aurai quelques crises à gérer.

Et les heures passèrent, la méharée fila son train entre quelques traces d'épineux vers la barre volcanique à l'horizon où quelques necks dénudés osaient dire leur érection brutale il y a quelques millions d'années avant que le temps n'efface les versants du volcan oublié.
Promenade dans l'espace, promenade dans le temps, du haut de ma monture j'étais au balcon de la création de ce qui était devenu ce pays de l'Ahaggar mythique.

Le bivouac se fit avant les premières montées, profitant de la présence de quelques épineux pourvoyeurs de brindilles.

Je remarquai dans la lumière dorée de la fin de journée que ma pâquerette avait teint de homard cuit et un nez rubicond ; elle se sentait bien chaude. On payait cash au désert. J'accordai un temps de réflexion qui permit de dégager le contenu d'un menu du soir car la faim avait galopé plus vite que nous !
« Evitons de trop consommer au départ, sinon à la fin vous n'aurez rien pour supporter la fatigue. »
Il est curieux de voir comment le repas cristallise toutes les crises dans le désert. Mais les choses se mettent en place lentement. Il ne faut pas s'en inquiéter. On n'entend plus parler de repas équilibré après deux jours ! On n'a plus de question relative au lavage de la vaisselle après un jour ! On ne se lave plus sauf peut-être les dents le soir !
« Ne vous dispersez pas pour dormir et essayez d'avoir des voisins pas trop loin. »
Je me souvenais d'un bivouac des sables en Mauritanie avec ce gentil couple parti pour roucouler une nuit de plaisir à distance du campement.
Pas loin une centaine de mètres !
Et puis dans la nuit des cris angoissés, le campement réveillé, eux paniqués et perdus dans la nuit à vouloir retrouver le camp où le feu était éteint.
Le soir avançait.
Au loin une lumière s'éclaira, immobile dans la falaise noire.
« JoJo, là-bas » me dit Ahmed.
On pouvait aller voir la grotte, il reçoit.
Après le thé traditionnel et les salutations, je décidai de faire un bout de chemin vers ce JoJo ! Bernard fut de la partie.
On avait capturé les deux gazelles qui s'installèrent près de nous pour le couchage. Mais marcher des kilomètres pour JoJo, un autre jour peut-être !
Marche rapide, sans un mot, balançant sur mon bâton de marche en équilibre sur les épaules. Des cailloux bruns semés sur le sol, à perte de vue, dessinaient leur silhouette dans l'obscurité qui gagnait.
Enfin la piste, sable et latérite mêlés, la marche se fit plus onctueuse et nous remontâmes la côte approchant de ce phare du désert !
C'était bien une grotte, silencieuse et désertée. On cherchait le JoJo troglodyte ! Il apparut de derrière une tenture. Personnage jovial, djellaba blanche, babouches blanches, pas très grand il compensait par un léger embonpoint.
Après les salutations d'usage, il sut que nous étions français !
« Vous venez de France ? Ah je connais bien ! J'ai travaillé là-bas ! »
« Tu veux manger, viens, entre. »
Le tu signifie vous dans la plupart des cas, un singulier pluriel !
Il nous ouvrit la tenture et on entra dans la caverne d'Ali Baba jonchée de tapis colorés, de services de cuivre rutilants, d'oreillers richement ornés.
« Assieds-toi ! »
Et on parla, et il parla beaucoup.
De Marseille, de Grenoble tu connais Grenoble, j'ai fait la cuisine là-bas, de Paris bien sûr je connais bien !
Il nous montra sa piscine d'eau minérale gazeuse naturelle avec fierté.
« Maintenant tu manges, je fais la cuisine, cassoulet, choucroute ? Comme tu veux ! »
Surréalisme des lieux. On n'osa contrarier le cassoulet ! Et cassoulet nous eûmes !
Et le thé pour finir.
Pas tout à fait !
« Whisky je donne ! Attends »

Il sortit un bon vieux Chivas et ouvrit le flacon qui était rempli.
« Tu sers ! Tu sers ! Voilà c'est bien. »
« Pour moi ? Ah, tu prends le péché ? Alors ça va si tu prends le péché. »
Et l'on but du Chivas de 12 ans dans une grotte au seuil du désert du Hoggar. Baptème !
« Mauritanie ! Tu viens de Mauritanie ! Aie, grand désert là-bas très mauvais ! »
On parla du sahara espagnol et la nuit s'étira.
Puis les militaires arrivèrent, deux en Land Rover.
Accueil chaleureux, présentation, salutations.
« Lui il vient de Mauritanie, aie, il connaît. »
On parla Polisario, surveillance des frontières, difficulté de la vie en Algérie.
« Il prend le péché, tenez buvez ! »
On servit d'autres rasades de Chivas à la santé de tous.
J'avais pris un tombereau de péchés et il fallait rentrer au campement.
Ils nous raccompagnèrent au bord de la piste en voiture et retournèrent à la grotte.
On enjamba le plateau arrière puis la nuit nous enveloppa. Nous n'avions pas froid.
Là-bas au loin le feu du bivouac.
On fila droit dessus, les étoiles dans le ciel dessinaient leurs histoires.
Je repérai la brillante AlkaÎd, la meneuse de la Grande Ourse, et je vis que le campement s'alignait avec la Polaire de la petite Ourse, le clou du ciel.
On rejoignit sans encombre le bivouac qui s'endormait, Laure et Juliette attendaient et vinrent nous accueillir.
C'est alors que je sus que le désert avait pris mes péchés.
« Je n'ai plus ma sacoche avec mes papiers, mon billet de retour et mon argent ! »
Laure, Bernard et Juliette me regardaient incrédules !
« Non ! »
« Tu l'as laissée à la grotte ! »
« Non elle avait une anse passée dans la ceinture ! J'ai dû la déchirer en descendant de la voiture ! »
« Tu fais quoi ! » me dit Bernard.
« Je repars d'où je viens. Demain à l'aube je referai la route. »
Les deux gazelles ne comprenaient pas que je puisse repartir dans la nuit ! J'étais un sans papier au milieu de nulle part ! Comment tu vas faire !
Et je repartis dans la nuit, Bernard avec moi, fidèle.
Et on retrouva JoJo !
« Tu retrouveras, inch'allah, je te dis. »
Et on passa la nuit sur les tapis avec les militaires, dans la grotte à eau minérale, après avoir bu force Chivas en pays musulman. Intronisation.
Le matin se leva timidement, l'aube naissante signala le lever tout militaire de la chambrée.
On salua et on partit de suite.
Les militaires proposèrent de nous ramener.
On monta à bord jusqu'à chercher le bord de piste.
De là je dis au chauffeur de prendre la direction du Nord au compas, la direction de la Polaire.
Et la voiture roula le compas figé sur le Nord.
A faible vitesse on passa multitude de gros galets bruns, tout comme ma sacoche !
Je regardai à gauche et à droite, rien, toujours rien !
Et puis je la vis entre deux gros blocs marron, à trois mètres de notre route.
« Là ! »
On s'arrêta, je descendis rapidement et récupérai mon identité !
« Toi alors ! T'as du bol ! » me dit Bernard.
On regagna le campement réveillé et rassemblé devant cette arrivée motorisée.

Je remerciai et la Land Rover disparut rapidement.
Le groupe me regardait incrédule et inquiet !
« Bonjour tout le monde ! Le désert et les étoiles me l'ont rendue ! ». Je montrai la sacoche.
Le Hoggar venait de m'accepter. Je ne boirai plus de Chivas au désert, il faut prendre trop de péchés !

Depuis ce jour Laure ne me quitta plus, Juliette la suivit et Bernard ferma le rang.

Je sentis que l'on tirait le pan de la couverture.
« Eh ! Tu rêves ! Les Ovnis c'était quoi ? »
On reprit un café et assis sur nos matelas, je racontai la nuit des étoiles à Laure et Juliette qui buvaient mes paroles.
« Vous auriez dû venir nous chercher ! On n'a pas vu ! »
« Il faut se préparer. On va devoir marcher ! »
Les gheltas nous attendaient.

Le campement se réveillait.
Timidement !

On sentait la fatigue accumulée et chacun se présenta emmitouflé dans des couvertures pour affronter le froid matinal. Le soleil promettait une douce chaleur dans la journée, mais pour l'heure c'était la ruée sur la kawa !
La tension nerveuse augmente avec la fatigue et la journée était prometteuse car il allait falloir marcher sans cesse et gravir quelques pentes rocailleuses.
Au loin les sommets égratignaient le magnifique ciel bleu où s'aventuraient quelques cumulus vite dissous dans l'air sec d'altitude.
Je partis avec les touaregs à la chasse aux dromadaires qui avaient profité de la nuit pour faire un brin de promenade.
On les retrouva après une marche de quinze minutes, pas très heureux de nous voir arriver !
Ils nous le firent savoir par un concert sonore et quelques éructations bien fermentées !
On ramena la troupe pour le chargement.
Le soleil était déjà bien levé et la chaleur commençait à se faire sentir ! Dans cette région les amplitudes thermiques atteignent trente cinq degrés au cours de la journée, il faut les prendre avec philosophie et adopter le rythme lent de celui qui médite sur sa fragilité face aux éléments.
Matelas, bouteille de gaz, ustensiles de cuisine, provisions qui s'amenuisaient, bois de chauffage, furent prestement arrimés pour la prochaine méharée.

Les dromadaires attendaient l'ordre du départ, reposant patiemment dans le lit de l'oued qui nous avait servi de refuge. Les bêtes avaient trouvé de quoi faire des réserves de nourriture et d'eau en dénichant quelques plantes entre les pierres.

Photo 11 Prêt au départ

Si les dromadaires renâclèrent au début, la petite troupe cultiva tout au long de la journée une humeur exécrable qui se retournait contre le chef de mission, le sans cœur qui allait faire marcher pendant des heures, dans ce pays de pierre toujours pareil, où on se gèle la nuit et ne parlons pas de ce que l'on mange !

Bernard et mes deux gazelles s'en trouvaient fort bien et souriaient à ces déconvenues, profitant des petites haltes pour s'émerveiller du simple fait d'être là et d'affronter sans difficulté les aléas de la piste.
J'en fis la remarque à Juliette ce qui lui regonfla le moral !
Le soleil tapait généreusement maintenant et on commença à effeuiller les pelures qui nous servirent à nous protéger du froid au petit matin.

Le départ fut donné et la marche commença dans un paysage austère où le caillou régnait en maître.
Finalement c'est dans le désert que l'influence de l'eau est la plus criante, ruissellements catastrophiques dans cet univers sans végétal, corrosion chimique de la surface des roches sous l'action de la chaleur et de l'humidité, émiettement des blocs et éclatement sous l'action des variations thermiques et enfin transport du sable résiduel par le vent tempétueux qui règne en maître sur les hamadas où nous nous dirigions.

Cette terre était de feu.

Oh pas du feu de ce soleil omniprésent qui ne laisse aucun répit à la nature !
Non, du feu sous-jacent, du magma bouillonnant surgi il y a des millions d'années.
Les géologues diront « récemment » en se penchant sur le berceau de ce enfant turbulent dont les éruptions se déroulèrent il y a dix millions d'années avec des épisodes quaternaires qui laissent des volcans que nous jouxtons lors de notre marche, cônes fossiles d'une activité éruptive en sommeil.
Au loin les aiguilles spectaculaires d' Aokassit disent leur lente progression dans la cheminée d'un volcan dont le cône a disparu, elles restent comme des vestiges verticaux, necks formés de ces venues basaltiques striées comme des tuyaux d'orgues qui jouaient la symphonie du nouveau monde.
Le Hoggar vous dit son histoire, elle se lit dans le paysage.

Bernard et Laure m'écoutent m'extasier de la beauté de ces formes d'érosion et picorent au passage, pas très certains d'apprécier autant, mais sensibles au fait que l'explication scientifique permet de ne pas passer à côté d'un tas de caillou remarquable qui semblerait autrement très banal.

Photo 12 Monter !

Il nous faut gravir une pente raide pour accéder au hamada supérieur où règneront des étendues immenses de galets usés et croûtés par la latéritisation.
La pente est rude même si des lacets serrés la rendent plus accessibles.
Les dromadaires font leur ascension prudemment, le chargement ballotant de gauche à droite !
Pas un mot ne s'échange dans l'effort, le soleil est déjà haut et il fait chaud.
Nos pas résonnent sur les cailloux sonores de phonolite qui s'éboulent au passage.
Il ne faut pas traîner dans cette pente.
Mon dromadaire me suit, Bernard et les gazelles marchent bien.
Je remarque qu'un touareg tire un peu la jambe dans l'ascension mais ne dit rien, le chef au devant n'avait pas l'air bien ce matin et on l'a vu porté par sa monture un bout de chemin.
Petit à petit, en ânonnant, soufflant et transpirant le convoi s'achemine vers le haut du col, prochaine délivrance là-haut au bout du ciel bleu.
Ce sont ces courses difficiles qui vous font entrer en vous-même, par le silence nécessaire de l'effort, j'y suis bien et je peux y méditer, m'évadant du réel immédiat.
Le Hoggar se mérite, il saura vous récompenser si vous y pénétrez à pied au rythme lent de la méharée.
Les fuites rapides au volant de véhicules pour voir à la volée quelques graffitis volés au fil de la route, pris quatre à quatre dans son 4/4 à l'odeur de gasoil, ne vous laisseront qu'un goût

d'inachevé, une déception pour cette trop rapide consommation, cette boulimie de cailloux tous semblables dans leur dissemblance, car vous ne laisserez aucune chance au Hoggar qui veut du temps pour se raconter.
Le temps ici se vit lentement, pèlerin sur le chemin des hautes terres, prenez le pas du dromadaire qui connait les pistes.

Je ne me lasse pas de ces paysages qui déploient leur beauté sauvage sans besoin de spectateur !
Ils s'offrent généreusement à nous sans contre partie, si ce n'est celle de la marche qui sied si bien à l'oued buissonnant qui vous dira ses crues passées où, rageur et laboureur, il charrie pierres, sables, boues.
Il est patient, il rabote au fil du temps dans ce combat de Titan, l'orgueilleuse érection de ces pics de lave. Demain ils seront galets dispersés sur les amples hamadas qui déroulent leur table où l'horizon se noie dans le bleu du ciel, demain milliers d'années, nous ne serons plus là ! Ici on n'a pas besoin de nous, mais si vous y entrez, si vous entendez la voie du désert, alors elle ne vous quittera plus et vous aurez besoin de lui.

Laure me sort de mes songes !
-Le chef touareg n'est pas bien, il s'arrête souvent au bord de la piste. Je crois qu'il a des problèmes intestinaux.
-Je vais le voir !
Son visage est crispé les traits tirés, il est fatigué. Deux autres touaregs l'entourent.
Je salue poliment et lui demande si tout va bien.
-Tout va bien ! Tout va bien !
Un touareg me dit qu'il a mal là ! Il me montre le ventre.

-Ça ira mieux demain ! Inch'Allah.
Je sors ma boite à miracle, remplie avant de partir de remèdes qui avaient fait leur efficacité en Mauritanie.
Je lui donne un désinfectant intestinal et demande que l'on me tienne au courant de la situation.
Il remonte sur son dromadaire, plié en deux et balloté par la marche tranquille de sa monture.
Les kilomètres s'égrènent sur l'immense plateau qui s'offre à nous.

Un petit serpent de piste, de couleur ocre, s'insinue prudemment entre des cohortes de blocs usés de couleur chocolat, exhumant leur oxyde de fer attiré par la caresse brûlante du soleil de feu.
Ils gisent là comme les dépouilles immobiles des montagnes d'antan dont les derniers sommets se profilent à l'horizon.

Le chef touareg disparait de la colonne. Je reste seul avec ses assistants.

J’appelle Ahmed qui rapplique rapidement.
-Tu sais où est le chef ?
-Parti campement pas loin ! Sa famille, enfants là-bas ! Il revient bientôt !
Il fallait qu’il soit vraiment malade pour quitter la méharée.
Et puis je vois arriver le touareg qui tirait la jambe ce matin.
-Difficile marcher !
Il me montre son genou. Je n’ai pas grand-chose dans ma boite magique. Je trouve un tube de crème décontractante et anti-inflammatoire.
Une bonne tartine sur le genou et je le masse longuement jusqu’à résorption complète de l’onguent magique.
-Tu reviens quand tu veux !
Il repart et la colonne continue sa marche. On entend râler !
-Quand est-ce qu’on s’arrête ! On a faim !
Pas sur le plateau, il faut continuer jusqu’à trouver un abri, je passe outre aux jérémiades.
Finalement on trouvera un coin ombragé où le vent ne souffle pas.
Je vois venir mon touareg à la jambe traînante qui ne traîne plus.
-Bon médicament ! Je n’ai plus mal ! Merci à toi !
Et il court comme un lapin après les dromadaires qu’il faut entraver.
Chacun s’égaye pour cette courte pause, il faudra rejoindre la ghelta en fin d’après-midi.
Je me restaure de quelques dattes, il ne faut pas charger l’estomac pour la marche.
On profite de la halte pour des discussions sur être ou ne pas être heureux dans le désert. Il y a ceux qui en ont assez de tous ces cailloux qui se ressemblent, il y a ceux qui trouvent que c’est trop lent de marcher, et puis c’est crevant !
J’écoute, la saharite gagnerait-elle la partie ?

Photo 13 Courte Pause .

Je retrouve Bernard et mes gazelles, ils ont trouvé la bonne place.
Je dis à Laure et Juliette de faire attention au soleil, en particulier à Laure si elle veut garder ses belles jambes.
Elles rient toutes les deux !
-Le soleil est haut et en altitude on a l’impression qu’il fait bon et que l‘on ne risque rien, le ciel est très pur et les ultraviolets s’en donnent à cœur joie.
Toutes deux apprécient la méharée, son rythme lent, la découverte de ce milieu et aussi le fait d’être avec nous !

Un ange passe !
Juliette change de jour en jour et prend confiance en elle. Elle peut parler d’elle sans problème maintenant !
-Bravo Bernard, tu as les bonnes habitudes tu restes couvert comme moi, côté barbe on se ressemble, les jours ont passé !

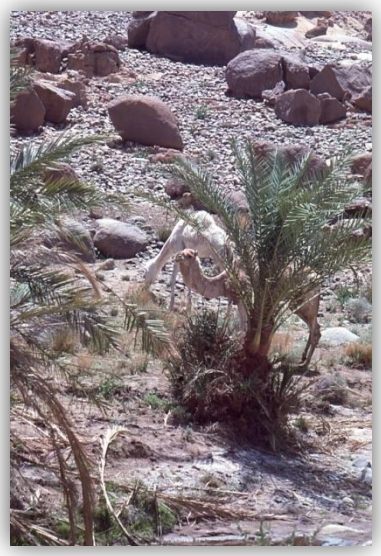
Photo 14 Bernard

Lui il apprécie vraiment !
-Si tu veux on peut faire Tombouctou !
Il ne dit pas non !
Se reverra t’on après cette immersion dans le désert ?
Les rapports humains s’exacerbent dans cet espace où n’existent pas de repère de civilisation, on peut s’y détester à mort comme s’aimer à la folie.

Il faut savoir prendre la voie médiane sinon les atterrissages sont parfois acrobatiques et laissent des traces peu agréables !
Je parle de Salammbô et des amours impossibles, jusqu'à la folie.
Le sujet dévie étrangement vers les relations amoureuses, nos vies personnelles, nos envies pour plus tard. Le désert c'est aussi cela, il force les confidences ! Laure écoute.

Je vois le chef touareg arriver, de retour de son campement.
Je vais le saluer, il prend ma main.
Il sourit, il est en forme, en pleine forme. Potion magique ? Médicament ? Qui sait, peut-être les deux !
Je lui dis ma joie de le voir rétabli et prêt à poursuivre la route.
Je m'enquiers de l'état de sa famille, de ses enfants, de son épouse, du troupeau, des dromadaires, du pâturage.
Tout est bien.
Il donne le signe du départ et ça braille partout ! Dromadaires et marcheurs !
Et la colonne repart cahin caha sous le soleil au plus haut de sa course.
Il fait bon, température moyenne de vingt huit degrés, plus élevée sur les hamadas sombres.
Mon dromadaire souffle derrière moi, éructe et m'inonde de l'odeur caractéristique de l'herbe fermentée.
Au début elle vous épouvantera, ensuite elle vous fera rire, enfin vous n'y prêterez plus attention. Seuls ceux qui vous approcheront seront tentés d'avoir un geste de recul salvateur en vous rencontrant, effluves de désert ! Elles imprègnent durablement, tout, vêtements, cheveux et même la peau !

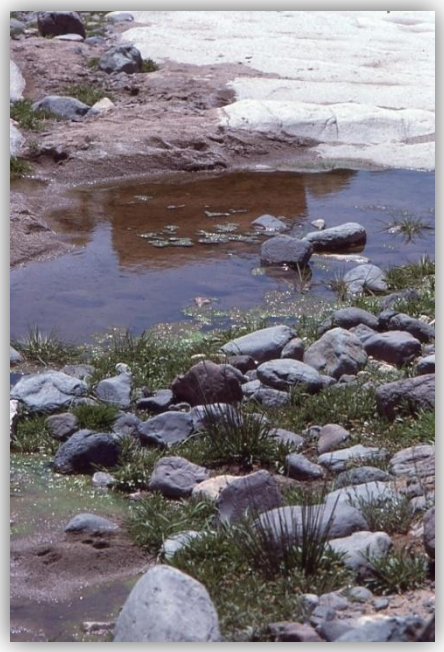
Il trémousse des lèvres et bave abondamment, régulièrement il me pousse le dos.
Il ne veut pas que j'avance plus vite mais quelque chose le démange !
De fait quelques dizaines de mètres plus loin il expulse de sa narine gauche un énorme ver blanc qui se contorsionne sur le sol caillouteux.
On ne peut pas le rater et il fait son petit effet.
Laure me demande avec effroi ce que c'est.
-Un parasite qui n'a pas eu le temps de prospérer.



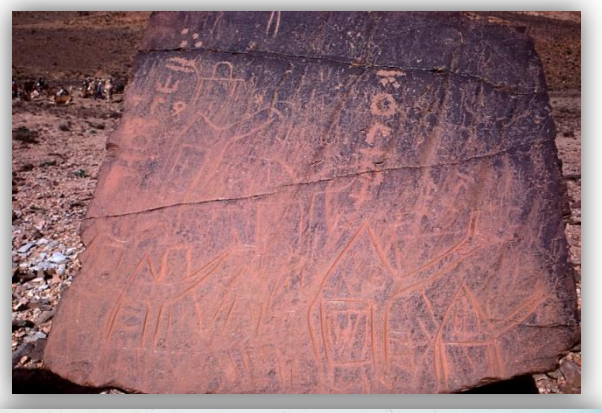
C'est ce que l'on appelle se tirer les vers du nez !
Elle me tape sur les bras, sur la tête en riant ! La crise de dégoût est passée.

Et puis dans ce monde minéral où la pierre est reine, dans ce monde d'ocre, de violet et de marron, dans ce monde de pics et de chaos de roches arrondies on vit apparaître comme un miracle, peut-être un mirage, la découpe ciselée des rameaux d'un palmier !
Irruption d'un peu de vert dans ce monde cristallisé !
La ghelta s'offrait à nous !
Les dromadaires sentirent le pâturage et l'eau.
La halte s'imposait alors que le soleil déclinait allongeant les ombres.

Il restait un peu d'eau en flaques séparées, plus ou moins profondes.
La saison n'avait pas été pluvieuse mais on lisait dans le lissage de la roche la puissance abrasive des crues brutales qui charriaient de gros blocs arrachés au relief.



Minuscule point d'eau dans cet enfer de pierre, il permettait à toute une végétation de prospérer.
L'eau redonna le moral à la troupe qui retrouva le chemin du rire, joie de courir de flaque en flaque !
Le cuisinier profita de l'aubaine pour faire provision d'eau.



En s'écartant de ce réservoir providentiel, je finis par rencontrer des signes.
Ils étaient inscrits sur la pierre, signes de passages précédents laissés comme témoignages, stries dans la pierre aux formes de camélidés, percussions et glyphes mélangés.

On retrouve chez l'homme d'aujourd'hui les pratiques ancestrales de nos ancêtres du néolithique.
On le retrouve inscrivant dans la pierre quelque herbivore que l'on chasse à la lance et à la flèche. Chasseur cueilleur de ces époques reculées où le désert se couvrait de pâturages à l'herbe grasse propice à de multiples chasses.

Pointes de flèche, pierres taillées et gravures effacées racontent un climat changeant et la vie menacée, fuyant vers des latitudes clémentes, fossiles du désert préservés dans leur dureté de pierre, ils sont là ayant arrêté le temps alors que la caravane passe.

Le désert amoncelle les pierres, le désert sédimente le temps.
Un lit d'oued a tranché à vif une coulée de lave sombre. Les dalles résonnent de notes claires, phonolites et basaltes s'y construisent en orgues, tuyaux parallèles de lave cristallisée, rencontre du chaud et du froid dans un mariage d'éruptions passées.

J'y retrouve Bernard et mes gazelles alanguis sur les replats chauffées de la roche.

Non nous ne dormons pas là ! Il faut encore marcher un moment et sortir du défilé !

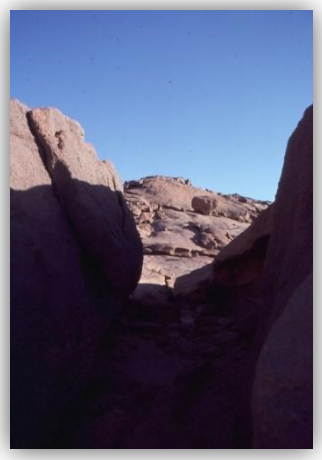
La caravane fera sa route, entre les blocs, traversant le défilé à sec où s'invite parfois avec furie le torrent impétueux d'un oued.

Il faut marcher, encore un peu pour retrouver le plat, le sable aussi au fond de l'oued pour un couchage plus confortable.

Nous le trouvâmes dans le jardin des Djinns, lieu magique où les roches sculptées racontent des histoires de grottes et de trésors enfouies.

Avec Bernard nous prîmes de petits couloirs pour aller voir les cavités, les boules en équilibre, toute cette destruction magnifique du granite, si rose dans le soleil couchant. Ahmed désapprouva notre arrogance à entrer dans le territoire des Djinns.
Nous n'en rencontrâmes point ! Les gazelles restèrent prudemment au campement !

Demain, l'Assekrem, peut-être !



La nuit aurait pu être calme.
Une de ces nuits glaciales où le ciel noir scintille de milliers d'étoiles que l'on admire, allongé bien au chaud dans son duvet. Collé serré !
La nuit aurait dû être réparatrice, nous apportant un sommeil réparateur après cette longue marche à travers le désert.
Et le sommeil nous gagna rapidement !
Mais le campement fut réveillé par un cri strident, une course rapide qui s'approche.
Matelas sur la tête voici venir dans la nuit froide notre secrétaire d'ambassade, prise d'une frayeur subite. Un cauchemar peut-être !
Elle s'arrête à notre hauteur.
-Qu'est ce qui ne va pas ?
-J'ai été reniflée par quelque chose !
-Je vous avez dit de rester en groupe pour le couchage. Vous êtes trop éloignée !
-Mais je n'ai jamais rien eu jusqu'à présent ?
-Alors restez-là désormais. Vous avez dû plaire à un chacal qui est venu voir si vous étiez comestible !
-Pourquoi il y a des chacals ?
-Oui, on est chez eux ! Il y a aussi des guépards mais en général ils n'aiment pas le monde !
Elle se coucha rapidement très près maintenant.
Laure réveillée, me donne un coup de coude.
Doucement elle me dit : « Méchant ! Tu lui as fait peur ! »
-Non, je t'assure je n'ai rien inventé !
-Tu crois qu'il y a des chacals ?
-Tu veux qu'on aille les voir dans la nuit ?
-Arrête ! Allez dodo !
L'histoire du chacal fit le tour des matelas ! Et nombreux furent ceux qui durent en rêver !

Le matin nous offrit un ciel d'un bleu profond.
On sentait l'influence de l'altitude et de l'hygrométrie très basse de l'atmosphère !
Malgré cela le givre recouvrait le couchage, comme chaque matin maintenant.
J'adorais ce moment où tout est tranquille, on se lève silencieusement, tout est encore endormi à part les touaregs et le cuisinier.
Il prépare son fourbi pour le café matinal, je m'entretiens avec lui pour voir où en sont les vivres et définir les repas du jour !
A chaque pause il défait le paquetage pour le refaire jusqu'à la prochaine halte.
Les vivres baissent rapidement, les légumes en conserve arrivent au bout. Je vois que dans deux jours nous auront des repas de riz et de lentilles. On fera des soupes !
Et il ne faudra pas me parler de repas équilibré.

Figure 1 Le cuisinier et son fourbi

Par contre il y a de la confiture en quantité ! Tout le monde vit dessus, y compris nos guides qui l'apprécient.
Je salue le chef et m'invite au thé que l'on prend assis tranquillement.
Aujourd'hui il faudra marcher, mais on montera peu, restant longtemps sur le long plateau de l'Assekrem qui nous mènera jusqu'à l'Atakor.

Figure 2 Le Thé à la menthe

J'apprécie ces moments de respect mutuel en de partage.
Je leur dit souhaiter qu'ils conservent leur culture et leur fierté d'habiter le désert. Je sais leur difficulté et l'aide que peuvent apporter ces méharées découvertes du désert.
Je dis qu'ils doivent faire attention au « trop de tourisme ».
On parle du chacal ! Ils rient gentiment !
Ils sont très réservés et je les vois tous les jours faire les ablutions et les prières sans ostentation.

-Toi aller dans montagne des Djinns ?!
-Ils me connaissent et ne me font rien ! J'en suis peut-être un !
J'irai avec eux chercher les dromadaires comme bien souvent.
-Ne passe pas derrière !
-Oui, merci, je sais ! Gare au coup de patte !
-Le chef rit et me tape dans la main !

On partit à leur recherche, ils n'étaient pas trop loin et le rassemblement se fit sans problème.

Entravés, ils ne pouvaient pas faire de longs trajets et on ramena la petite troupe qui claudiquait.
Ils allaient râler pour se baisser, ils râleraient lorsqu'on les chargerait, ils râleraient encore pour se lever.
Le dromadaire est râleur mais c'est notre survie dans ce milieu d'une cruelle beauté.

Des dromadaires qui blatèrent en cœur, ça vous réveille un régiment et on vit s'agiter les marcheurs qui devraient être encore courageux aujourd'hui !
Déjà on chargeait les montures.

Figure 3 Labyrinthe de formes

Je décidai de faire un tour dans le massif des djinns avant de partir.
J'aimais ces formes arrondies, ces grottes mystérieuses, tout ce labyrinthe de cavités que la nature s'était ingéniée à sculpter comme un artiste dont personne ne verrait l'œuvre, à moins qu'un original contemplatif ne vienne un jour !
J'étais amoureux de ce pays, disons du désert et je m'y sentais chez moi, seul à le contempler. Emotion pure et muette, pas besoin de mots pour cette communion.

Cela me ramena à Laure qui ne me laissait pas indifférent, charmante, dynamique, qui écoutait ma vie dans le désert. Elle appréciait de se trouver là.
Mais j'avais une mission, un chef de méharée se doit d'abord au groupe et au chef touareg.
Il est à part et doit le rester, dans le groupe et hors du groupe. Il n'est d'aucun clan et participe à tous.
Comment concilier l'inconciliable ! Je devais rester à l'écoute de l'ensemble et entamer une relation amoureuse signifiait pour moi une exclusive attention à l'autre !
Les amours sahariennes sont embellies par l'isolement qui gomme la superficialité des sentiments au profit ce que l'on croit être une passion dévorante. La sortie du désert et le retour à la civilisation enlève ce vernis comme la latérite des roches calcinées, il ne reste souvent qu'un cœur fracassé par les brûlures de ces amours temporaires qui fleurissent au soleil ardent des regs enflammés.

Il faudra l'Assekrem !
L'homme couché m'indiqua que les dormeurs devaient être debout et qu'il était temps de terminer cette méditation pour sonner le départ de la méharée.

Je rejoins le groupe.
-Tu avais disparu ?
-Bonjour Bernard. Je suis allé consulter les djinns, on aura une bonne journée. Une bonne petite marche, le paysage sera magnifique d'austérité !
Les gazelles rappliquèrent. Elles eurent droit à leur bisou matinal, elles étaient en forme !
La rescapée du chacal pétait la forme.

Et la caravane traça sa chaîne comme un long ruban étroit.
Et je retombai dans la méditation du marcheur.

Que nombreux étaient ceux qui regardait leurs pieds, oubliant dans leur marche automatique de s'imprégner de cet univers de laves éclatées.
Et puis là-bas, superbe dans son aiguille de lave visqueuse, le neck se dressait comme ultime vestige de la cheminée volcanique qui avait construit en éruptions successives le sol que nous foulions.
Nous marchions sur le sang de la Terre, cadeau des profondeurs pour cette terre aride qui sublimait les reliefs avant de les engloutir dans des avalanches de débris.
Cela renvoyait à la fragilité de notre existence et pourtant nous avions ce privilège, cette chance inespérée de nous trouver là dans ce paysage unique et superbe, insupportable à certains.
Ils n'y voyaient que dureté et monotonie alors qu'il fallait y lire la fragilité et l'extraordinaire diversité des destins géologiques.

Lentement nous avancions vers un horizon qui se déboucherait à l'arrivée sur le plateau.

Il fallait passer le défilé, marcher sous la haute silhouette de neck.
Et puis on déboucha sur l'immensité.
A vous couper le souffle, une beauté sauvage et virginale.
Un sombre plateau où s'échouent des blocs orphelins vous absorbe, votre regard s'y perd dans un horizon de pics timides, l'Atakor se dessine au loin. Le silence, partout, peut-être un léger filet d'air qui s'invite frôlant votre oreille pour vous dire que vous ne rêvez pas.
-Encore des caillasses !
Vous l'entendrez. Ils sont sourds à cette beauté parce qu'aveugles à tant de silence.
Je savoure, Bernard aussi. Les gazelles pas loin s'arrêtent de nous voir immobiles.
On entre dans l'Assekrem un peu comme en religion, il faut beaucoup de foi et beaucoup de silence. Ce lieu ne sied pas à la discussion, il est bruyant de beauté pure !

Ici ne règnent pas les angles, tout finit en arrondi sous l'usure des temps.
On aurait envie de courir, de crier à cette beauté qui fait irruption dans votre esprit mais on reste coi, on tourne le visage à gauche, à droite, derrière.
Partout l'espace empierré dans sa platitude bornée de sommets érodés.

C'est douloureux tellement que c'est beau ! Douloureux car vous le quitterez, il faudra le quitter, il le faudra, nous ne sommes qu'invités.
Rien, personne à perte de vue.
Le seul dialogue possible c'est vous avec lui, c'est vous et l'écho de votre pensée.
Le désert est rempli de vous-même.
Certains ne se supportent pas !
Ils ne le supporteront pas.

Déjà les nuages de convection s'accrochent aux sommets qui égratignent les trois mille mètres et nous progressons sur ce haut plateau aux marges du ciel, on le toucherait en levant les bras.
Et la caravane trace sa route dans ce cimetière de galets sombres.
Je sors de ma contemplation muette et je la vois assise sur un bloc en bordure de piste.
Elle a la tête dans ses mains, la tête des mauvais jours, la tête qui ne veut pas entendre.
-Un problème ?
Quelques sanglots qui font tressauter les épaules.
-J'en ai marre de marcher ! Je n'en peux plus ! Je reste là !
-Si tu restes là on te perd et tu risques ta vie. Tu me forces à rester avec toi.
Repose toi un moment et profite du paysage, dans un quart d'heure tu repartiras. Tu fais un coup de saharite.
-Facile à dire !
-Facile à faire aussi ! Tu n'as qu'à regarder !
Elle condescend à regarder, à tourner son visage sur tout l'horizon.
Je lui dis sa chance d'être là, peu de gens connaîtront le Hoggar dans leur vie.
Elle écoute, elle travaille dans les arts plastiques.
-C'est vrai que je regarde trop par terre et je n'y vois que des pierres !
On rit, elle va mieux.
-Ecoute le silence ! Tu vas voir ça apaise !
On reste de longues minutes sans rien dire, sans rien faire.
-Tu vois on va coucher là-bas où sont les cimes que tu vois à l'horizon. On n'est pas si loin !
-J'ai eu un coup de blues ! Merci de m'avoir regonflé !
-Je n'ai pas fait grand-chose, il a suffi que tu lèves les yeux.
-Ça va mieux ! Mais la caravane est loin !
-On va marcher tranquillement, la piste est simple. On retrouvera la méharée sans problème, ils ont ralenti car ils savent !
Et on rejoindra sans problème.
Les curieux à la fenêtre.
-Ce n'est rien un petit coup de saharite, c'est fini !
Elle rit et n'a plus de mal à marcher !

Et on arriva en fin d'après-midi au pied de la muraille.
Je dis muraille car brusquement on est arrêté par le versant d'un haut plateau, tout là-haut agrippé au ciel bleu foncé.
On installe le campement du soir au pied des éboulis qui jonchent le versant.
Beaucoup s'allongent en attendant le repas du soir.
Je remplis une gourde à la guerba et indique au chef que je monte là-haut.
Qu'il ne s'inquiète pas.
-Tu montes, tu arriveras en haut, inch'Allah.
Bernard veut me suivre et les gazelles ne sont pas en reste.
On prend des couvertures et des biscuits dans un sac.
On nous dit un peu fous de monter maintenant après la marche de la journée.
Mais on y va.
Le sentier est rude, jonché de pierres branlantes, il se hisse rapidement le long de la pente prévoyant quelques répits dans des lacets étroits, en épingle à cheveu.
On sent l'altitude, on souffle, on s'essouffle, on se tire par la main mais on monte vers le ciel.
Pierre après pierre, lacet après lacet !
La récompense sera au bout.

Et on débouche sur un plateau immense, lit de cailloux indénombrables qui s'étalent là indifférents à notre présence. Nous vivons si peu de temps !
Et puis là-bas, un peu plus loin, une construction de pierres sèches posée entre ciel et terre, entre le ciel et la terre des hommes.
Une boite de pierre, seule, abandonnée.
On s'y rend.
J'y pénètre par une étroite porte à claire voie.

Dedans une présence, qui remplit l'espace et suinte des pierres, au fond un petit crucifix accroché à l'ocre des pierres. On ne voit que lui.
On ne peut que se signer !
Je vois, je le vois là agenouillé, le père de Foucauld, dans cette retraite, retiré au plus près du ciel.
Ce lieu impose le recueillement. Il impressionne par sa simplicité austère, il dit tout avec rien.
On s'y retrouve, les quatre mousquetaires, dans une même communion.
On ne parlera qu'à voix basse, de peur de déranger.

Je sors et je vais m'assoir sur une pierre plate, appuyé contre le mur encore chaud.
Et là je comprends pourquoi ce lieu, pourquoi cette retraite d'ermite.
Même un poète ne trouverait pas les mots pour dire ce que l'on ressent.
Il ne pourrait écrire la caresse des rayons du couchant qui s'invitent pour rehausser les tons ocre de tous ces sommets figés dans une immobilité de cathédrale.
Pourrait-il dire la lente progression des ombres qui rampent dans les vallées puis escaladent les versants de ce cœur qui palpite et s'offre au vent de la nuit qui chemine.
Verrait-il s'allumer les étoiles, si proches, qui nous ouvrent le chemin du ciel ?
Paule me rejoint et s'assied. Je l'entoure de ma couverture.
-Regarde !
On se tait parce que l'on ne peut faire autrement.
Il y a tant de spiritualité dans ce lieu qu'il impose le respect et le silence.

On reste là sur notre pierre à attendre le coucher du soleil.
Déjà les ombres jouent sur les orgues de Tézouai, adoucissant les formes, rehaussant les contrastes.
Laure se serre contre moi.
Une furieuse envie qu'il faut refreiner, je lui caresse le visage.
-Froid ?
-Plus maintenant.
Et on regarda s'allonger les ombres qui avalèrent l'Atakor.

La nuit s'approchait, il fallait redescendre.
-On ne reste pas ?
-On aurait trop froid, il faut manger !
Un dernier regard pour cette merveille que l'on ne verrait plus, pour la graver dans la mémoire.
Et on redescendit, on allait rejoindre les hommes.
Tout paraîtrait moins pur maintenant.

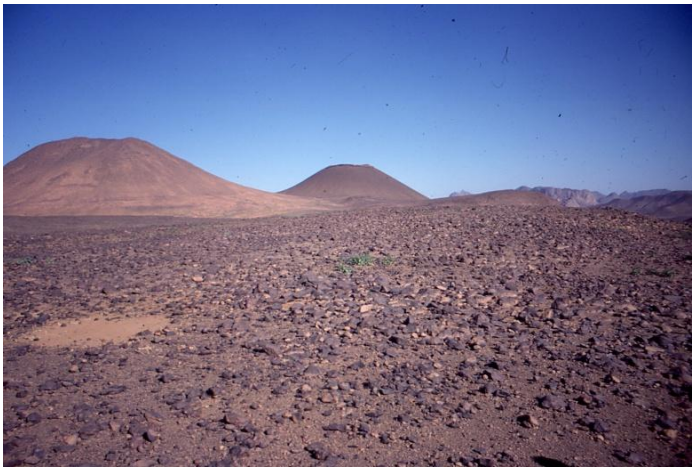
Le retour vers Tamanrasset se fit dans l'allégresse, on entendait presque nos marcheurs blatérer à l'approche de l'oasis espérée.

Figure 4 D'énormes blocs de granite éclatés

On retrouva, comme des vieilles connaissances, les cairns qui signaient le passage.

Par ici d'énormes blocs de granite éclatés par les différences thermiques, un peu plus loin les cônes frais de volcans quaternaires qui vomissaient leurs laves alors que l'homme prenait pied sur cette terre d'Afrique pour un voyage au long cours.

Figure 5 les cônes frais de volcans quaternaires



On rencontra des sentinelles de roche qui pleuraient leur combat contre l'érosion et nous disaient l'intransigeance de ce désert envers les faibles ou les orgueilleux.

Figure 6 des sentinelles de roche qui pleuraient

Et puis Tamanrasset fut à portée de matin.
On fit halte pour la nuit, pour les adieux à nos guides, pour la tradition.

Assis en cercle le chef touareg en face du chef de mission.
Je lui dis mon admiration pour son pays, le remerciai pour son habileté à nous conduire dans des endroits magnifiques. Je lui dis tout l'honneur d'avoir été son hôte durant cette traversée, le remerciant pour le thé et lui souhaitant pleine réussite pour la suite.
Il remercia et dit sa satisfaction de m'avoir rencontré et espérait me revoir dans son désert, inch'Allah.

On but le thé dans la joie.
Moi avec déjà la nostalgie de quitter cette terre qui m'habitait et se fixerait à jamais dans ma mémoire.

Le matin découvrit après quelques kilomètres les premiers arbres qui signèrent l'imminence de la ville. Au loin les premiers remparts, lèvres rouges de la cité.

Dirai-je l'avion du retour vers les rivages marseillais, la longue attente, le manque de place, qui devrait prendre le suivant !
Bref la litanie habituelle des vols en Afrique où l'on ne sait pas réellement quand on part ni quand on arrive.
Puis le champagne à bord pour trinquer à l'amitié des quatre mousquetaires, l'échange de nos adresses, Juliette qui taquine Laure à mon propos. Laure qui lui dit :
-« Il n'a pas voulu, tant pis pour lui ! »
Laure si tu savais, ce fut une joie de te connaître, j'ai préféré cette communion, elle me reste si belle à la mémoire, sans une ride.
Et l'aéroport, qui vous cueille à froid, on sent le dromadaire et le douanier qui vous demande :
-Rien à déclarer ?
Si vous saviez ! Des tonnes de pensées et d'émotions !
Et l'on passe et on se quitte chacun vers son destin, réservant un coin de sa mémoire pour y graver cette histoire de quatre mousquetaires dans le désert.